

## A LA BRUNANTE.

CONTES ET RÉCITS

PAR FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

## LE PÈRE MICHEL.

La vie est triste, courte, amère et décevante : Nous ne savons jamais, si nous sommes aimés ; Nous ne savons jamais si l'amour qui nous vante Ne nous a pas d'un mot, la veille, défilés. CLAUDIA BACHT—Symphonie d'octobre.

I.

SOLEIL DE MAI.

Le soir de la Saint-Michel, j'écoutais le vent de Nord-Est passer en gémissant entre les branches dénudées des vieux peupliers qui bordent mon jardin. Il tordait leurs grands fûts désolés par le givre et la tourmente, puis descendant en miaulant le long de la cheminée, il venait agoniser sur le bon feu de boulevau rouge qui pétillait là, tout ravi par le contact de la bise d'automne. Le fleuve était moutonneux ; il faisait froid dans les champs : au loin, un volier d'outardes remontait du golfe en découplant le ciel gris de son vol triangulaire, et tout en fumant ma pipe, le nez sur la vitre brumeuse, je me mis à songer aux choses du temps passé.

Ce fut alors que je commençai à me trouver vieillir, car ce jour-là, c'était jadis la fête du père Michel Larivée, un vieillard qui avait enduré et dorloté mon enfance. Depuis longtemps, il dormait son dernier somme sans nul souci des choses de ce monde, et pourtant, il me sembla qu'à cette heure de rêverie, cela ferait plaisir aux os verdés de mon vieil ami, si je pensais à lui, et si je faisais une place à sa pauvre âme frileuse, tout à côté de la mienne, qui en ce moment, se chauffait à la sève et au meilleur sang de la vie.

Penché sur mes souvenirs, je vis alors—comme il y a vingt-cinq ans—pointe sur la lisière grisâtre du chemin du roi un petit chapeau de paille recouvert de toile cirée. C'était le père Michel : il était bien reconnaissable à son gilet de *bouragan*, à ses pantalons tout rapiécés et à la longue perche de ligne qu'il tenait à la main.

A mesure qu'il approchait, on voyait son nez bourgeonné, s'illuminer de joie ; il riait le pauvre cher homme rien qu'à me savoir là, l'attendant l'œil au guet, et d'aussi loin qu'il m'entrevit, il cria joyeusement :

—Ah! monsieur Henri, quelle bonne pêche nous allons faire, aujourd'hui!

A ces mots je sautai de joie—car la bise avait cédé sous les chaudes effluves de mon soleil de mai ; j'étais redevenu enfant,—et content de la permission que ma mère m'avait donnée de grand matin, j'allongeai bravement mon petit pas, derrière les immenses enjambées du père Michel qui, comme d'habitude marchait en sauvage, effleurant si légèrement le sol, qu'une feuille morte n'aurait pas craqué au contact de son pied.

Nous descendîmes la route du manoir qui court vers la grève, et à mesure que nous cheminions, il m'expliquait de sa voix cassée mais sympathique, comment il avait laissé un lambeau de sa vie à presque tous les endroits de la côte de Beaumont.

C'étaient comme toujours, de terribles histoires de sauvetages opérés sur les immenses et terribles battures qui font face au *trou* de Saint-Patrice ; puis des pêches incroyables, accomplies à l'époque des grandes marées, tout cela pour finir par de curieuses trouvailles faites sur le *plein*.

Tant qu'il parla mes frêles jambes d'enfant firent leur tantonnet de chemin, et cela sans se morfondre ni s'endolorir. Elles ne demandaient pas mieux que de continuer avec le récit attachant, mais arrivées sur la côte escarpée qui surplombe la toiture rouge et pointue du vieux moulin banal, il fallut s'arrêter.

Le père Michel s'était penché sur une grosse pierre mousseuse qui masquait la racine d'une souche à demi brûlée. D'un poignet vigoureux, il la déplaça et tirant hors de cette armoire improvisée, une petite gourde, il avala quelques gouttelettes d'eau-de-vie puis replaçant le tout avec une main adroite, le récit continua pour s'achever à la fin de la grande Anse qui aboutit au petit cap.

Pour ne pas perdre de temps, en route, nous avions déroulé nos lignes ; je puisai dans sa provision de vers de terre, et bientôt nos appas gisaient au fond du fleuve, à la grâce de Dieu.

Quand il pêchait, le père Michel devenait silencieux comme une roche. Parler empêchait le poisson de mordre, disait-il, et puis il se complaisait à laisser errer ses idées au fil du courant. Je savais cette manie par cœur, et pour rien au monde j'aurais pris sur moi de le déranger.

De temps à autre, néanmoins il se tournait à demi de mon côté pour me faire une question sur le dernier livre que j'avais lu, car il était curieux comme une belette, le père Michel. Je le lui faisais connaître brièvement, et sa pensée taciturne ne tardait pas à aller se replonger dans la monotomie de la vague.

Le soleil était chaud, car on approchait de la canicule ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur le front ridé de mon compagnon, de temps à autre il agita sa ligne comme pour agacer le poisson ; mais carpes, bro-

chets et dorés nageaient fraîchement en eau profonde par un temps pareil, et le fil trompeur ne rendait à la main rugueuse aucune de ces secousses rapides et voraces qui lui faisait autant de plaisir que sa gourde d'eau-de-vie. Seul un petit achigan vert gisait sur le tuf, les ouïes sèches et la bouche démesurément ouverte comme pour demander une goutte d'eau réconfortante.

Lassé de son immobilité, le père Michel me demanda alors pour la quinzième fois :

—Petit, quoi de nouveau ?

—Mais rien, père Michel, si ce n'est que j'ai trouvé des balles hier, sur les *crans* de la Rivière au Seigneur.

—Ces trouvailles deviennent curieuses, Henri, la semaine dernière c'était un biscayen, le mois passé une baionnette, aujourd'hui des balles. M'est avis qu'il y a une soixantaine d'années, les Anglais ont dû faire une descente ici, dans l'Anse, et qu'ils ont été chaudement reçus par les miliciens. Mais les pauvres gens finirent par avoir le dessous, et j'ai entendu raconter à mon grand-père que pour s'en venger, l'ennemi brûla une grande partie de la paroisse. Ce qui n'a pas empêché le contingent de Beaumont de faire bravement son devoir pendant la guerre de 1812. J'en sais quelque chose, car j'en étais, moi.

—Comment vous en étiez, mais contez moi ça, père Michel.

—Je le veux, enfant, bien que ça me chiffonne de penser à ces choses-là, dit-il en jetant un long regard sur le moulin, qui bruissait à notre droite, mêlant la vibration sonore de ses moulages aux grondements de la chute de la Rivière au Seigneur, qui tombait au pied d'un vieux mur gris toute constellé de mousses.

II.

LE MOULIN DE LA MEUNIÈRE.

—J'ai été jeune, moi aussi Henri, bien qu'à force de rides et de cheveux gris, cela n'y paraît plus maintenant. Ah! dans ces temps là, c'était le bon moment pour vivre! Au coin du feu, le soir, les anciens berçaient les enfants en leur racontant les malheurs de la patrie, les efforts de Montcalm, les victoires de Lévis essayant de replanter chez nous la hampe du drapeau blanc, que les Anglais avaient remplacé par leur ennuyeux chiffon rouge.

Alors, on vivait autrement ; c'était déshonorant pour un habitant que de donner la main à un John Bull, et maintenant on fait des courbettes à l'envahisseur, ce qui prouve que le vieux sang français s'affaiblit dans nos veines. On aime mieux prendre des professions que se mettre à la charrue comme autrefois, et m'est avis qu'en fourrant dans la tête de notre jeunesse, l'idée d'être avocat, médecin, notaire, les gouverneurs suivent des instructions secrètes venues de Londres, dans le but de nous faire disparaître petit à petit ; car remarque une chose, Henri, pour se défaire des sauvages on leur donne l'eau de feu ; pour effacer la race canadienne-française on lui retirera sa charrue et son champ. Je les déteste, vois-tu ces Anglais, bien que je les aie servis et tu en sauras la raison plus tard ; qu'il me suffise de te dire, qu'alors s'ils n'étaient pas si nombreux qu'aujourd'hui, ils étaient plus à craindre. On nous détestait, au lieu qu'on nous caresse maintenant, car l'habitant connaissait le côté sensible, et il savait se passer des produits britanniques ; son champ, son fusil, sa ligne et son métier suffisait pour tous les besoins de la maison. Partout le gibier foisonnait ; on ne brûlait pas les forêts, à tort et à travers, sous prétexte de colonisation, de potasse et de bois de chauffage. Les bras se fatiguaient rien qu'à tremper Phamégon dans l'eau, aujourd'hui tout s'en va, même le poisson ; regarde ma ligne, Henri, comme elle est tranquille.

En ce temps-là, je passais ma vie chez Juste Labrèque. Il n'était pas riche, mais c'était un brave homme qui, par-dessus le marché, était mon oncle et mon parrain. Nous jasions de choses et autres, et comme il avait bon jugement et que la gazette n'avait pas encore pénétré dans la paroisse, tout le monde acceptait son avis, sa décision, comme parole d'Évangile. Il était beau, surtout lorsque la conversation tombait sur l'Empereur, que le maître d'école, McIntyre, s'obstinait à appeler « Monsieur de Bonaparte ». Oh! alors son dos voûté se redressait, son œil devenait flamme, sa moustache tremblait, et il m'a toujours semblé que mon oncle, vu comme cela, écrasant de son regard et de sa parole le maître d'école, ressemblait à ce vieux grenadier, qui suit l'Empereur traversant le pont d'Arcole, un drapeau à la main, comme on le voit dans la vieille gravure que le seigneur de Beaumont a dans sa bibliothèque.

Depuis sept ans, mon oncle avait été installé par le seigneur, meunier en son moulin banal, que tu vois là-bas sur la grève. C'était moi qui lui aidais à mettre la farine dans les bluteaux, et cela faisait vraiment plaisir que de travailler auprès du parrain, bien que ce fût à cœur de jour, car j'étais sûr que Marguerite, bonne et souriante, me criait, le soir venu :

—Eh! comment cela va-t-il, Michel? puisqu'on fait de la farine, il n'est que juste de manger son pain blanc le premier. Avance-ici, et viens-t'en causer auprès de mon rouet.

Marguerite était une petite orpheline que l'oncle Labrèque avait un jour recueillie dans le chemin du roi. Une vieille mendicante battait la pauvre, qui ne pouvait plus marcher ;

l'oncle lui offrit alors une piastre française si elle voulait lui céder la petite. Ce fut marché conclu, la vieille alla se souler avec son argent, et l'orpheline, élevée pieusement par les soins du parrain Juste, grandit tranquillement loin des mauvais traitements et de la triste pitié des grandes routes.

Sous les murs du vieux moulin, elle avait retrouvé l'ombre de sa famille perdue.

La charité que lui fit mon parrain, la pauvre Marguerite me l'a bien rendue depuis, car sa voix douce ne ménageait ni les conseils, ni les bonnes paroles, ni les tendres avis.

A force de l'entendre prendre sur moi son petit ton d'autorité, j'avais fini par l'aimer avec tant d'ardeur, que je l'aurais suivie au bout du monde, avec mon gilet enfariné, ma petite casquette toute saupoudrée de poussière de blé, et cela sans sourcilier, car si Marguerite était affectueuse, belle et toujours de bonne humeur, elle n'était pas fière du tout, cette fille-là.

Tous les soirs, quand les moulages avaient été nettoyés, la farine bien empochée, et le moulin en ordre, l'oncle et moi, nous descendions au premier étage où étaient ses appartements.

Là, mon parrain lisait attentivement quelques vieux livres que lui prêtait le curé, pendant que le chat, couché sur ses genoux, filait gravement son ron-ron, les yeux à demi-fermés, observant finement ce que Marguerite et moi pouvions nous dire si longuement auprès de la fenêtre du pignon qui regarde le fleuve.

Les amis venaient quelquefois nous voir, mais comme il fallait descendre la côte très-escarpée du moulin, ils choisissaient d'ordinaire, pour leurs visites, les soirées où il faisait clair de lune. Je n'en étais pas fâché : cela nous laissait à nos délicieux tête-à-tête, où l'on causait si familièrement et où l'on se sentait si heureux.

Heureux! je l'étais, mon cher Henri, et cela aurait duré toute ma vie, si les Anglais ne s'étaient pas avisés, vers cette époque, de défendre aux Américains le commerce avec la France. Une déclaration de guerre s'en suivit, du moins c'est ce que vint nous dire, un bon soir, cette vilaine chouette de maître d'école :

—C'est les Anglais reconquérir le prétendu État-Uni, nous dit-il, dans son français invalide : nos réguliers vont marcher, et l'habit rouge tape fort, sans s'en apercevoir, car c'est le sang pas paraître du tout sur le costume militaire anglais.

Le dimanche suivant, notre cher curé, M. Raby, nous lut au prône une lettre du grand-vicaire Roux, nous rappelant, au nom de Pévèque, toute la loyauté due à l'Angleterre : les milices allaient être appelées, et c'était donc vrai que peut-être il me faudrait partir, et parce qu'un homme s'était mis en tête que le coton et le sucre américains ne devaient pas entrer en France, il me faudrait trousser mes manches de chemise jusqu'au coude, et taper les yeux fermés dans un tas de poitrines humaines, jusqu'à ce qu'à son tour le blanc farinier tombât, rouge de sang, et qu'un pied de terre étrangère couvrit ses os rompus et son pauvre corps meurtri, loin du moulin si aimé et si tranquille de Beaumont.

Je roulais toutes ces choses dans mon esprit, jusqu'au jour fixé pour le tirage au sort. Depuis la réception de la triste nouvelle, Marguerite était devenue encore plus laborieuse que d'habitude. Elle me tricottait des bas de laine, me confectionnait quelques chaudes chemises de flanelle, et faisait ce qu'elle appelait « le trousseau du fiancé de la gloire ».

Moi, j'avais préféré Marguerite à cette dernière, car souvent il me passait par la tête que j'aurais peut-être la chance de mettre la main sur un bon numéro ; alors je me voyais remplacer l'oncle Juste, comme meunier en chef ; je me mariais, et dans la suite des années, un grand garçon brun, soigneusement charpenté, s'en venait prendre les fonctions modestes que j'exerçais auprès du parrain. Je riais dans ma barbe, rien qu'à voir comme ce fils aurait poussé vite ; et ces songeries aidaient à tuer l'inquiétude, car enfin le jour décisif était venu.

Je me rendis tout rêveur chez le capitaine Boillard, un bon vieux, qui, après m'avoir demandé mon âge, mon nom, et m'avoir fait prendre un carré de papier se concerta un instant avec le docteur, qui m'avait examiné des pieds à la tête, puis se tournant vers moi me dit un air radieux :

—Tu as fièrement de la chance, mon garçon, car tu te trouves être un des premiers à courir à la frontière pour défendre ton pays. Allons, demi tour à droite! pas accéléré! file tu as deux jours pour embrasser tes parents.

Demi tour à droite! pas accéléré! file! jamais de ma vie personne ne m'avait parlé de ce ton-là ; le rouge m'en vint à la figure, mais je me rappelai que rien au monde n'était plus poli que le capitaine Boillard, et tout en mettant cette familiarité sur le compte de la joie que cela lui faisait de me voir soldat, j'arrivai au moulin.

Je faisais bonne contenance, autant que le permettait mon cœur gonflé, mais Marguerite devina la triste chose en me voyant, et comme elle se mit à pleurer, cela fit déborder tous les yeux, même ceux de l'oncle Juste, qui avait l'œil sec, depuis dix-huit ans que sa femme était morte.

Chacun me faisait ses recommandations :

—Tiens-toi les pieds chauds et la tête froide;

disait le parrain ; c'est le principal, et en suivant ce conseil l'on revient au pays, car la maladie tue plus sûrement que la balle.

—C'est toi ôter ton chaîne de montre, insinuait McIntyre, et le mettre dans le poche de ton veste, car ça brille, et les *Rangers* du Delaware tirer de loin, bien, et très juste.

—Oh! oui, me dit tout bas à l'oreille, Marguerite, ne portez rien de brillant sur vous, Michel, car ça attire la mort. Le seul bijou que je vous permets est celui-ci.

Et elle me glissa au doigt un jonc d'or : Cela voulait dire qu'elle se fiançait à moi, et tout embarrassé, je ne pus que me pencher vers la terre, comme si j'avais laissé tomber quelque chose, et tout en cherchant, à lui effleurer la main du bout de mes lèvres.

Ces deux jours là passèrent vite, très-vite, car Marguerite et moi, nous nous aimâmes pour le temps perdu.

Enmon honneur le moulin chôma, tous mes amis étaient venus, chacun leur tour, me serrer la main et me dire adieu, le curé m'avait envoyé un beau scapulaire, tout le monde dans la paroisse avait pensé au pauvre conscrit, pendant qu'il se sentait si heureux auprès de sa fiancée.

Mais hélas! le matin du terrible jour était venu!

Je sautai dans la chaloupe qui devait me mener à Québec, et prenant courageusement une rame, je lançai un baiser à Marguerite, un coup de chapeau au parrain, et sans détourner la tête, commençai à nager vigoureusement. J'étais tout drôle, le chagrin que j'avais, je ne le sentais plus, mon cœur était resté sur la grève. Nous atteignâmes comme cela, la passe qui sort de la batture pour nous mettre dans le chenal. Alors, n'y pouvant plus tenir, je tournai la tête.

Marguerite avait disparu, elle était rentrée, sans doute pour pleurer plus à son aise. Seul, le moulin me regardait aller, ses grands murs blancs scintillaient au soleil, sa toiture rouge était devenue pourpre à la lumière, et dans le lointain on entendait le grondement de la moulange, car plus il avait du chagrin, plus il travaillait fort, mon oncle Labrèque.

(La suite au prochain numéro.)

## FAITS DIVERS.

PAS SI SOTTE!—Une vieille femme dans la Basse-Ville était menacée par le bailli pour le paiement d'une dette. A chaque visite la femme le pacifiait en lui promettant plus de beurre que de pain ; mais, voyant après tout que l'argent ne venait pas, il se décida à saisir les meubles. Rendu à la maison, il vit sur la porte un grand placard annonçant que la picote (petite vérole) était dans la maison de la bonne femme. Le bailli ne fit ni un, ni deux, prit ses jambes à son cou. Le tour étant joué, la vieille remit en dedans le grand placard qui l'avait sauvée de la présence de l'huissier et du pavillon rouge. Pas si bête, la vieille!—*Courrier d'Outaouais*.

MEURTRE.—New-York, 26 jan.—Une jeune femme du nom de Fanny Hyde, accompagnée de son mari, est allée ce matin dans la boutique de barbier de Geo. F. Watson, à Williamsburg, et a tué le propriétaire, en tirant sur lui quatre coups de pistolet. Ils se sont ensuite livrés eux-mêmes aux autorités. La femme dit que Watson, chez qui elle travaillait, l'accusait d'infidélité à son mari et que c'est cette insulte qui l'a portée à commettre ce crime.

LA VÉRITÉ SUR LES PILLULES SHOSHONEES, V. R.— Cette excellente médecine de famille est le remède le plus effectif pour l'indigestion, les maladies bilieuses et du foie, le mal de tête, la perte de l'appétit, le vertige, la somnolence, les spasmes et tous les désordres d'estomac et d'intailles ; et pour les personnes âgées ou quand le besoin occasionnel d'adoucir les intestins est nécessaire, rien ne saurait être plus convenable. Les personnes d'un tempérament sanguin, qui sont sujettes au mal de tête, au vertige, à la somnolence et aux bourdonnements dans les oreilles résultant d'une trop grande affluence de sang à la tête, ne devraient jamais être dépourvus de ces remèdes, vu que beaucoup de symptômes dangereux peuvent être entièrement écartés par leur usage opportun. Pour les femmes, ces pillules sont vraiment excellentes, chassant toutes les obstructions, le mal de tête accablant si commun parmi les personnes du sexe, l'abattement de l'esprit, la faiblesse de vue, les affections nerveuses, les éruptions, les tumeurs, la paleur de la peau, et donnent une expansion de santé et de jeunesse à la constitution. 3-5d

LES NEZ.—Où s'arrêtera la médecine ? Le *Pall Mall Gazette* nous apprend que le docteur Bernier a trouvé le moyen de blanchir les nez trop enluminés en les soumettant à l'action de l'électricité.

Les Anglais doivent être dans l'enchantement, gentlemén et ladies, car la rougeur du nez, pour des causes que nous n'avons pas à déterminer, est chose remarquable en Angleterre.

Avec trois étincelles on pourra braver l'effet du vin Porto.

Singulier effet de la foudre!